

Victor Persat ou Mémoires d'un faux dauphin

Marc de VissacVictor Persat



Exporté de Wikisource le 23/04/2019



TABLE DES MATIÈRES

Victor Persat

[par Marc de Vissac]

Mémoires

[de Victor Persat]

Avertissement

Ma vie

Proclamation au peuple français

Règlement pour les armées de terre et de mer

Lois générales

Journal de ma conduite à l'hospice Saint-

Yon
[par Victor Persat]

VICTOR PERSAT est un des moins connus parmi les faux Dauphins qui se firent de leur prétendue origine royale une réputation, une situation ou des rentes. Sa silhouette se distingue à peine dans un amas de figures grotesques ou cyniques dignes de la galerie d'*Excentriques* de Champfleury ou du crayon qui dessina le *Panthéon Carnavalesque*.

C'est qu'aussi la cohue en est étrange.

Durant près de cinquante ans, à l'époque surtout de la Restauration, une épidémie sévit sur la France, sorte de névrose contagieuse, trouble idiopathique d'une nature spéciale que j'appellerais volontiers la *Louis-dix-septomanie*.

Comme l'a judicieusement observé Sainte-Beuve : « On ferait une liste curieuse des pseudo-prétendants qui ont surpris un moment la crédulité publique et celle des nations. Depuis le faux Smerdis qu'Hérodote nous raconte, les faux Agrippa, les faux Drusus, les faux Néron rapportés par Tacite, bien des têtes ont travaillé sur ce thème émouvant d'un prince mystérieusement disparu. »

Le romanesque est d'essence celtique, et je ne connais pas de légende inaccessible à notre amour du merveilleux.

Il n'y a pas encore longtemps que le paysan de nos campagnes souriait, incrédule, au récit du trépas de l'*Empereur* à Sainte-Hélène. Que de fantaisistes croyances germèrent sur le cercueil du roi de Rome ! Ne s'est-il pas trouvé naguère un front assez légitime et assez large pour ceindre la lourde couronne de Charlemagne ? des mains assez puissantes pour relever le sceptre de fer et d'or des empereurs d'Occident ?

Or était-il possible de concevoir un thème plus élastique, plus poétique, plus favorable à l'hypothèse et au mirage que celui du royal *Orphelin du Temple* ! Chétif oiselet, de si haut tombé si bas, – frêle et délicat chérubin soudain livré à la faim, au froid, aux coups, aux chansons obscènes, aux plaisanteries lugubres, voué sans air, sans lumière, sans jour, dans la pourriture d'un taudis, à une agonie lente et ténébreuse, – blonde victime expiatoire, innocente, ignorante même du mal, « n'y comprenant rien, ni pourquoi hier il s'appelait *Louis* et s'entend aujourd'hui interpeller *Capet*, ni pourquoi la veille il était vêtu de velours et se trouve le lendemain quasi en guenilles, ni pourquoi, ayant pour bons parents tous les souverains d'Europe, le voilà seul, sans même sa sœur^[1] ».

Le voile couvrant la fin prématurée du jeune duc de Normandie, le mystère impénétré de sa mort, son inhumation presque clandestine, la nuit, dans une fosse du cimetière Sainte-Marguerite où, en vain, le roi son oncle fit plus tard rechercher ses restes, étaient bien propres à échauffer les imaginations simples ou exaltées, les cœurs attendris, les cerveaux étroits ou ébranlés.

Les fanatiques de la royauté, se raccrochant à un prophète, n'admettaient pas le *scandale de la Providence* qui, en laissant mourir le Dauphin, eût renouvelé le scandale du Christ immolé par les Juifs. Les légitimistes plus rassis ne s'en demandaient pas moins si la *mort civile* du Temple ne constituait pas un simple escamotage qui faisait jumeaux l'intérêt de la Convention et celui du comte de Provence.

Dès 1795, les rumeurs d'évasion circulaient discrètes. Une fois le branle donné, il devint impossible d'en enrayer la marche.

Elles tinrent le pays en haleine. Les douairières, les vieux gentilshommes chuchotaient entre eux en branlant la tête, se racontant, au ras de leurs tabatières, les conspirations de Frotté, de Dilon, de Pichegru, de Maison-Rouge. L'opinion publique s'agitait. En émigration, la rumeur de délivrance devenait certitude ; en Bretagne, en Vendée un article de foi.

À mesure que croissait le nombre de ceux qui révoquaient en doute le *trépas officiel*^[2], se multipliaient les prétendus fils de Louis XVI, miraculeusement sauvés par la fidélité ou le dévouement.

Leur éclosion spontanée gagnait l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Russie et jusqu'aux États-Unis. La plupart des *héritiers du trône* se remémoraient, à travers les brumes du souvenir, leur enfance à Trianon, les transes des journées d'octobre, leur relégation aux Tuileries, le jardinet de la terrasse du bord de l'eau, l'arrestation à Varennes, leur mise en geôle, leur séparation d'avec la reine, les brutalités de l'infâme Simon, voire même la carmagnole et le deuil de Marat dont on les affubla. Chacun disait au peuple : « Regardez mon nez bourbonien comme celui de Louis XVI, ma lèvre autrichienne comme celle de Marie-Antoinette, sur mes bras les piqûres de l'inoculation, sur mes joues les taches de rousseur, stigmates éloquents, *Totem* à la mode huronne qui attestent ma légitimité. »

Les uns avaient été escamotés de la prison dans un paquet de linge sale, d'autres dans les flancs d'un cheval de bois ou de carton, d'autres dans la manne d'une repasseuse, ceux-ci dans la hotte d'un colporteur, ceux-là dans le double fond du cercueil, le jour même de l'inhumation de l'enfant substitué.

Tous invoquaient le témoignage de personnages fort

honorables, généralement décédés, ou présentaient d'anciens pages, de vieux serviteurs édentés de la monarchie, à l'œil éteint, à la voix chevrotante, jurant qu'ils reconnaissaient à merveille les traits du vrai Dauphin qu'ils n'avaient vu qu'au berceau. Tous étayaient leurs dires sur la respectabilité de prélats, d'abbés ou de religieux. Tous avaient des partisans, des zéloteurs, une petite cour.

On rencontrait de faux Louis XVII à Bicêtre, à Charenton, à la Salpêtrière, dans tous les asiles d'aliénés. Rien qu'à Bicêtre, en 1836, on en comptait cinq, parmi lesquels un clerc de notaire et un secrétaire d'ambassade, plus deux Louis XVI, un Napoléon et un charcutier qui, en raison sans doute de son embonpoint, se croyait Louis XVIII.

On en rencontrait aussi dans les prétoires de la justice, car la folie ou la superstition ne monopolisaient pas ce genre de mystification. Le charlatanisme, l'effronterie, l'intrigue s'en donnaient à cœur joie. Des apparitions nouvelles coïncidaient avec les variations de la politique, avec les tendances du pouvoir ou les visées de l'opposition constitutionnelle, apparitions plus dangereuses et plus actives que les autres, puisque, sous l'égide d'un parti, elles groupaient autour d'elles un essaim de romanciers, de journalistes, de pamphlétaires, bien ou mal stipendiés, ambitieux faméliques, parasites d'un parasite.

Il est juste de constater que le hasard ou les circonstances s'appliquaient à fournir de temps à autre des aliments aux chimères populaires. Le rapport du froid Cambacérès sur certaines tendances dynastiques de l'esprit public, *quand même le fils de Louis XVI aurait cessé d'exister* ; les ordres d'arrêt lancés après l'inhumation *authentique*^[3], les affirmations de

Barras en 1803, la phrase hypothétique de Napoléon dans sa lettre au comte de Frotté, les déclarations de Pichegru et de M^{me} de Tourzel, les aveux de la femme Simon aux Incurables de la rue de Sèvres, l'épithaphe du cimetière de Delft, celle du cimetière de Gleizé, mille autres déductions d'observations ou de polémiques développaient ces larves déposées sur la vraie fleur de lys pour en briser le calice ou en altérer le parfum.

Les mille et un fantômes, tantôt sifflés par l'opinion, le plus souvent applaudis, qui défilèrent en feux follets devant la crédulité publique, n'ont pas été catalogués. L'histoire n'en a consigné qu'un nombre restreint sur ses tablettes.

M. de Beauchesne en connaissait bien vingt-sept qui avaient écrit à M^{me} la Dauphine en lui donnant le titre de *sœur*, mais il en a gardé pour lui la notion.

M. de La Sicotière, au contraire, en a groupé une trentaine dans une parade d'ensemble et les a passés en revue sous leurs costumes de prétendants^[4]. L'exhibition de cette phalange n'a pas été sans soulever quelque surprise. Sous la variété des types et la diversité des physionomies, ne s'est-on pas avisé de leur trouver une tonalité uniforme, un véritable air de famille avec les personnages que Regnaud-Warin avait mis en scène dans son roman : *Le Cimetière de la Madeleine* ? On s'est demandé si certaines similitudes d'aspect ou de caractères, certaines identités de situations et d'aventures ne constituaient pas un calque involontaire, un inconscient plagiat.

Illusion ou réalité, cela importe peu à notre étude, car le problème dynastique n'a rien à voir ici. Louis XVII aurait aujourd'hui 102 ans, et des compétitions de congénères

paraîtraient un peu séniles. Quant à des descendants de congénères, c'est à peine si, là-bas, au pays des tulipes, un sculpteur sur bois, travaillant honorablement pour vivre, revendique platoniquement le droit à l'écusson fleurdelysé, à l'ombre du cippe sur lequel est burinée l'affirmation de la légitimité de son père.

Victor Persat, notre objectif, Victor Persat, qui, dans la chasse aux prétentions régaliennes, ne fut pas un des veneurs les plus en vue, s'il en fut un des plus fantaisistes, n'a laissé aucun héritier présomptif capable de porter ombrage à la susceptibilité la plus chatouilleuse. Il échappe donc à la polémique. Il devrait même échapper au souvenir, et certes n'aurions-nous jamais songé à rappeler sur son odyssée l'attention rétrospective de l'archéologue, si nous n'y avions été incité tout à la fois par les tendances littéraires du siècle et par le piquant d'une récente découverte.

Notre époque, en effet, raffole de petits papiers, de détails intimes, de lettres confidentielles, de révélations posthumes, de feuilles volantes en un mot, tourbillonnant, l'espace d'un matin, au vent capricieux de la mode qui les dispersera bien vite. Or, voilà que vient de nous tomber sous la main le journal manuscrit du monomane d'Ennezat, pages inédites sur lesquelles se prélassent : la grande conspiration du marquis de La Fayette, une charte constitutionnelle octroyée, d'un cabanon, au peuple français qui malheureusement l'ignore toujours ; les confidences épistolaires à M^{me} la duchesse d'Angoulême d'un frère méconnu ; la rencontre imprévue, en plein XIX^e siècle, de Marie-Antoinette dans un magasin de Bordeaux et de Louis XVI à l'hospice de Saint-Yon. Était-il possible, je le demande, de